

1595

Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux
et des Universités du Midi

QUATRIÈME SÉRIE

Commune aux Universités d'Aix, Bordeaux, Montpellier, Toulouse

XXVIII^e ANNÉE

REVUE
DES
ÉTUDES ANCIENNES

Paraissant tous les trois mois

TOME VIII

N^o 2

Avril-Juin 1906

C. JULLIAN

Notes gallo-romaines.

XXX

Bordeaux :

FERET & FILS, ÉDITEURS, 15, COURS DE L'INTENDANCE

Grenoble : A. GRATIER & C^{ie}, 23, GRANDE-RUE

Lyon : HENRI GEORG, 36-42, PASSAGE DE L'HÔTEL-DIEU

Marseille : PAUL RUAT, 54, RUE PARADIS | **Montpellier :** C. COULET, 5, GRAND'RUE

Toulouse : ÉDOUARD PRIVAT, 14, RUE DES ARTS

Lausanne : F. ROUGE & C^{ie}, 4, RUE HALDIMAND

Rome : LOESCHER & C^{ie} (BRETSCHNEIDER & REGENBERG), 307, CORSO UMBERTO I

Paris :

ALBERT FONTEMOING, 4, RUE LE GOFF

Bibliothèque Maison de l'Orient



149598

A M. Ed. Dachelette
respectueux et sincère hommage
Camille Jullian

NOTES GALLO-ROMAINES

XXX

STRADONITZ ET LA TÈNE

M. Déchelette vient de rendre un nouveau service à la science des antiquités nationales. Aussi, M. Salomon Reinach excepté, elle ne doit aujourd'hui à personne autant qu'au conservateur du Musée de Roanne. — Il a traduit¹ et, çà et là, annoté l'ouvrage tchèque de M. Pič, conservateur du Musée du Royaume de Bohême, à Prague, sur *Le Hradisch² de Stradonitz en Bohême*³. Le volume se présente sous une forme élégante, les gravures sont d'une excellente venue; la traduction est très claire et d'une trame toute française.

J'ai dit « antiquités nationales », et cependant le livre de M. Pič nous conduit en pleine Bohême, dans un *oppidum* très proche de Prague et contemporain de Marius et de César. Mais tout, dans les objets livrés par les fouilles⁴, nous fait songer à cette civilisation celtique ou gauloise⁵, que les archéologues

1. Je ne ferai qu'un reproche à M. Déchelette. Il a (col. 127-136) seulement résumé le chapitre de l'auteur sur « les Marcomans en Bohême »; c'est, dit-il, parce que « cette thèse d'histoire » est « étrangère à l'archéologie ». Nous verrons, au contraire (p. 113 et 114), la connexion très étroite et presque exceptionnelle entre la question des Marcomans et celle de l'*oppidum* de Stradonitz.

2. Autrement dit la ville-forte ou l'*oppidum*. Sa superficie, 63 hectares (c. 4), est de beaucoup inférieure à celle du Beuvray et d'Alésia.

3. Avec 58 planches dont 4 en couleur et 15 figures dans le texte, Leipzig, Hiersemann, 1906, in-4° de viii p. — 136 col.; imprimé à Leipzig, et fort bien; correction des épreuves remarquable.

4. Le malheur est qu'il n'y a pas eu, comme au Beuvray, des fouilles systématiques, mais que la station a véritablement souffert une « mise au pillage » (c. 3).

5. Voyez Déchelette, *L'Archéologie celtique en Europe*, extrait de la *Revue de Synthèse historique*, juillet-août 1901.

appellent l'âge de La Tène¹, du nom d'une station voisine du lac de Neuchâtel², et qui, entre 400³ et 60⁴ avant notre ère, s'est imposée à toute l'Europe centrale, depuis le confluent du Mein jusqu'aux Portes de Fer⁵.

Il est vrai que l'auteur du livre, M. Pič, se refuse à voir des Celtes dans les maîtres de Stradonitz; ce sont, pour lui, des Germains, les Marcomans, arrivés là peu avant l'ère chré-

1. C'est Hildebrand, en 1872, qui aurait caractérisé le second âge du fer par ce nom de La Tène, et le premier par le nom de Hallstatt (cf. sur l'invention de ces appellations, Hoernes, *Archiv für Anthropologie*, 1905, *Die Hallstatt Periode*, p. 234).

2. « Près de Marin, sur la rive du lac, entre la Maison-Rouge et l'hospice de Préfargier, en aval d'un bas-fond en forme de bourrelet qu'on appelle le *Heidenweg* ou chemin des Payens » (Desor, *Les Palafittes*, 1865, p. 76); voyez Atlas fédéral, feuilles 133 et 136. Gross, *La Tène, un oppidum helvète*, 1886, p. 15: « C'est à l'extrémité du lac, à quinze kilomètres environ de Neuchâtel, que se trouve le site pittoresque désigné par les pêcheurs du voisinage sous le nom de La Tène. Dominant tout le lac de Neuchâtel et communiquant avec les lacs de Morat et de Bienné par la Broye et la Thielle, qui ont toutes deux leur extrémité à proximité, l'établissement de La Tène, à supposer qu'il ait été construit dans un but stratégique, jouissait d'une situation exceptionnellement favorable ». — Il y a évidemment des différences entre les constructions de La Tène et celles des autres stations lacustres, et elles sont bien marquées par Gross, p. 16. Cependant, je ne peux pas voir entre les unes et les autres ce contraste qu'on établit d'ordinaire. Jusqu'ici, je ne peux accepter sans réserve pour La Tène l'expression d'*oppidum*, popularisée par le sous-titre du travail de Gross. — Avenches pourrait bien être l'héritière helvétique ou gallo-romaine de La Tène.

3. C'est la date approximative du départ des bandes de Bellovèse et de Ségovèse, qui, d'après la tradition gauloise, et une tradition qu'on n'a pas le droit de rejeter, ont été les fondateurs de la Celtique italienne et de la Celtique danubienne.

4. Elle a dû finir plus tôt ou plus tard suivant les pays. Ainsi, dans la Celtique transrhénane l'empire helvète de Franconie a dû prendre fin avant 60; mais d'une manière générale c'est vers 60 que les Celtes de l'Europe centrale ont reculé ou succombé devant deux groupes d'ennemis, Arioviste et Burbista, les Suèves, les Marcomans et Daces d'un côté, et les Romains de l'autre. Ceux-ci ont fait l'œuvre de destruction à l'ouest des Vosges et ceux-là à l'est. Bien entendu, cela n'empêcha pas d'un côté comme de l'autre une longue survivance des usages et des industries celtiques (cf. l'article de Niese cité p. 115, n. 1).

5. On peut retrouver les États celtiques suivants, en dehors de ceux de l'Italie: 1° les Helvètes, en Franconie et Souabe; 2° les Volques Tectosages en Bavière; 3° les Boïens en Bohême; 4° les *Cotini* en Silésie ou Moravie; 6° les Taurisques ou le royaume de Norique dans les Alpes de Styrie et d'Autriche; 7° les Scordisques dans les confluent des abords de Belgrade; 8° peut-être un autre État en Transylvanie, connu seulement par ses monnaies (cf. Blanchet, *Monnaies*, II, p. 463-6); 9° les *Coralli* de la Dobrudja (cf. Reinach, *Revue celtique*, XX, p. 128); 10° le royaume de l'Hémus, disparu dès le III^e siècle. On voit qu'avant cette dernière disparition le monde celtique se continuait sans interruption depuis le Rhin jusqu'aux portes de Byzance, pour ne pas parler des Galates de Phrygie. Voyez, avec beaucoup de réserves pour le détail, Contzen, *Die Wanderungen der Kelten*, Leipzig, 1861. — Au moment de corriger les épreuves de cet article, je lis chez Hoernes, *Archiv für Anthropologie*, 1905, p. 238, ces paroles qui rendent trop bien ma pensée pour que je ne les reproduise pas ici: *So wurden die gallischen Kelten als Eroberer Süddeutschlands und der Länder Oesterreich-Ungarns die Vorläufer der Römer, als Erschütterer Südeuropas die Vorläufer der Germanen*, et M. Hoernes fait venir les invasions celtiques, comme nous, de la France.

tienne; et l'*oppidum* ne serait autre que le *burg* ou la *regia* de Marbod lui-même¹.

Que Marbod ait occupé Stradonitz, cela est fort possible: la situation de cet *oppidum*, au centre de la Bohême, près du croisement de ses routes maîtresses, en faisait une place stratégique et un marché de premier ordre². Prague, à huit lieues de là, me paraît l'héritière du hradischt dans les temps modernes. Mais l'occupation de cette place par Marbod ne peut pas avoir duré plus d'un quart de siècle, et je me demande si ce laps de temps a suffi pour produire tous les objets livrés par Stradonitz. Puis, ces objets révèlent une population industrielle, et Marbod devait avoir surtout des soldats autour de lui: comment se fait-il que le hradischt ne nous ait presque point fourni d'épées³? En outre, ce plateau de Stradonitz, avec ses 63 hectares, son double mur, sa population nombreuse et laborieuse⁴, ses ressemblances topographiques avec le Beuvray, Alésia et Gergovie, ne pouvait être qualifié que d'*oppidum* par les écrivains latins, et ceux-ci se servent au contraire, pour la résidence de Marbod, des expressions modestes de *regia* et de *castellum*⁵.

Au surplus, l'examen minutieux des objets nous semble amener cette conclusion: qu'aucun d'eux n'est étranger aux habitudes de l'industrie et de l'art celtiques. Monnaies et pièces

1. Col. 112: « L'occupation du hradischt a commencé... vers les années 15-10 ou 5 avant notre ère, et a pris fin vers les années 25-50 après notre ère. » Voyez la discussion contre M. Déchelette, col. 112-116. M. Déchelette a exposé sa théorie dans un article important pour les études celtiques, et qui ne fait pas double emploi avec ce volume: *Le Hradischt de Stradonic et les fouilles de Bibracte*, extrait du Congrès archéologique de Mâcon, 1905, et réimprimé dans *Les fouilles du Mont Beuvray de 1897 à 1901* (Paris, Picard, 1904, p. 127 et s.).

2. Je regrette l'absence d'une carte nous indiquant la situation de Stradonitz en Bohême.

3. Col. 78.

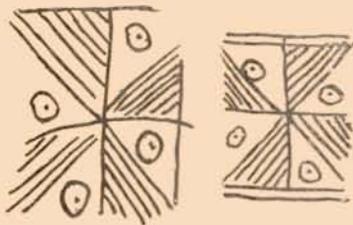
4. Tout au contraire, Strabon (VII, 1, 3) décrit les Marcomans et apparentés comme des espèces de nomades vivant sur leurs chars, ne cultivant pas les terres et toujours prêts à émigrer avec leurs bestiaux. Au contraire, au hradischt très peu et pour ainsi dire pas de fragments de chars (col. 80), mais, en revanche, une assez grande abondance d'outils agricoles (col. 85-6).

5. Tacite, *Annales*, II, 62: *Irrumpit regiam castellumque juxta situm*. Strabon écrit (VII, 1, 3): Ἐν οἷς [chez les Quades] ἐστὶ καὶ τὸ Βουβαίμων τὸ τοῦ Μαρβοῦδος βασιλείου: je ne puis croire que ce dernier mot ait été employé par Strabon dans le sens de *regia*; ce n'a pu vouloir dire, dans sa pensée, que *regnum*, d'autant plus que l'auteur parle tout de suite après de la nombreuse population que Marbod transplantait εἰς ὃν τόπον.

de parure nous replacent en plein monde gaulois¹, tel que les fouilles du Beuvray nous l'ont fait connaître. Et il serait fort étonnant que Marbod et son entourage, Germains dont les Celtes furent les pires ennemis², eussent si complètement accepté les usages de leurs adversaires vaincus. — Enfin, si ces débris venaient des Marcomans, qui furent en rapport constant avec les transfuges et les négociants italiens³, s'ils dataient du temps où les légions avaient déjà touché le Danube, nous trouverions au milieu d'eux nombre de monnaies romaines, et cela n'est pas⁴. Ces ruines, évidemment, ont fort peu voisiné avec les influences latines⁵. Elles sont antérieures à l'apparition des armées impériales sur les bords du grand fleuve, au plus tard des premières années du règne d'Auguste. — Tel est aussi l'avis de M. Déchelette.

Or, jusque vers ce temps-là, la Bohême était le centre d'un grand empire celltique, celui des Boïens, qui lui a laissé son nom⁶. Je n'hésite pas à voir dans l'*oppidum* de Stradonitz une

1. A remarquer, pl. XLV, n° 15, et pl. XLIII, n° 6, le motif du décor ci-contre



qui n'est pas sans analogie avec l'un des motifs de la pierre célèbre de Kermaria en Pont-l'Abbé (du Chatellier, *Bulletin archéologique du Comité*, 1898). — Je suis frappé de la fréquence du motif d'ornement formé d'un, deux ou trois cercles concentriques avec point central, motif que je retrouve même sur la poitrine d'une statuette (pl. XXV, n° 9). On retrouvera ce motif dans les déesses en terre cuite de la Gaule romaine, figurines qui sont, en cela comme en d'autres choses, les survivances

les plus franches du style de La Tène. — D'autres motifs ou certains objets trouvés à Stradonitz nous ont fait penser à certaines figures des monnaies gauloises.

2. Je ne serais pas étonné s'il fallait corriger *Gotones* en *Gotinos* (Tacite, *Annales*, II, 62) : Catualda, le vainqueur de Marbod, et son peuple paraissent avoir été des ennemis permanents et des voisins des Marcomans, ce qui conviendrait mieux aux *Cotini* de la Silésie qu'aux *Gotones* de la Vistule.

3. *Castellum...: illic nostris e provinciis fixæ ac negotiatores reperti* (Tacite, *Annales*, II, 62; cf. Velleius, II, 109).

4. Cf. c. 11. Cf. Déchelette, *Fouilles*, p. 186.

5. C'est précisément le contraire qu'on peut dire de Marbod, élevé à Rome et comblé de bienfaits par Auguste (Strabon, VII, 1, 3; Tacite, *Annales*, II, 45; II, 63), éduquant son armée à la romaine, envoyant régulièrement des députés à Rome (Velleius, II, 109).

6. Strabon, VII, 1, 3 (cf. p. 113, n. 5); Velleius, II, 109, 5 (*Boiohæmum*); Tacite, *Germ.*, 28 (*Boihæmum*). Les noms de pays tirés des noms de peuples se rencontrent ailleurs chez les Gaulois: *Venetia* (César, III, 9, 9), *Belgium* (V, 12, 2; VIII, 46, 4 et 6; 49, 1; 54, 4), sans doute *Celticum* (Tit-Live, V, 34, 2). C'est pour cela que, tout compte fait, on peut accepter la leçon *Boia* des manuscrits chez César (VII, 14, 5). — Il est, du reste, probable que le domaine des Boïens s'est étendu au delà de la

ville industrielle, et peut-être même la cité-maîtresse de ces Celtes boïens¹.

Il ne faut pas considérer, en effet, ces Celtes de l'Europe centrale, ces hommes de l'âge de La Tène, comme de vulgaires barbares, vivant à l'état de demi-nomades, sans autre organisation que celle de la famille, ou du clan, ou de la tribu. Je me les représente, tout au contraire, comme de puissants États, menant déjà une vie pacifique et laborieuse, et pourvus d'institutions fixes et communes.

D'abord, ils possédaient sinon des villes capitales, du moins des centres urbains, placés aux bons endroits, c'est-à-dire aux plus importants carrefours des routes du pays : Milan chez les Insubres, Brescia chez les Cénomans, Bologne chez les Boïens subapennins, Belgrade chez les Scordisques des confluent danubiens, *Noreia* chez les Taurisques ou Noriques, et Stradonitz en Bohême. Voilà, ce me semble, de superbes

Bohême : le Danube était une voie commerciale trop importante pour qu'ils n'aient point tenu à prendre pied sur ses rives : de fait nous trouvons un poste boïen, *Boiodurum*, près de Passau. Et je suppose que ce confluent de l'Inn et du Danube était le point où se rencontraient les trois États celtiques des Volques de Bavière, des Taurisques du Norique, et des Boïens. — On rencontrait, bien en aval de Passau, les Boïens dans la région d'entre le lac Balaton et le Wienerwald. Il serait possible que ce fût là non pas un de leurs établissements primitifs, mais le lieu de leur refuge après leur départ de Bohême.

1. La date de l'évacuation de Stradonitz doit correspondre à celle de l'exode des Boïens, chassés de leur royaume par les Marcomans (*Marcomanorum... sedes pulsus olim Boïis virtute parva*, Tacite, *Germanie*, 42). Le malheur est que les textes ne précisent pas, et que les découvertes de l'*oppidum* ne les complètent pas. — Il semble, d'après les textes, que les malheurs des Boïens aient commencé vers 60, au temps d'Ariviste, et que dès lors ils aient abandonné leurs domaines traditionnels aux Germains. S'il en est ainsi, les objets trouvés à Stradonitz doivent être antérieurs à 60 : mais M. Pič et M. Déchelette sont d'accord pour les reculer presque tous après cette date. Se trompent-ils tous deux ? ou ne sont-ce pas plutôt les textes qui nous renseignent mal ? ou bien faut-il adopter un moyen terme ? qui pourrait être le suivant. Entre le commencement de l'exode des Boïens, vers l'an 60, et la fondation de l'État marcoman de Bohême sous Marbod, il s'est écoulé un demi-siècle, et pendant ce temps une partie des Boïens émigrerait vers le sud ou l'ouest, l'autre se réfugiait ou demeurait dans les hauts lieux de la Bohême : la plupart des ruines du *hradisch* appartiendraient à ce temps intermédiaire, et l'évacuation de l'*oppidum* par les Celtes, à l'arrivée dans le pays de Marbod, vers 2 avant notre ère (Strabon, VII, 1, 2 ; Velleius, II, 108). — On sait que cette question de la fin de l'empire boïen et de l'occupation de la Bohême par les Marcomans est une des plus controversées de l'histoire germanique, et voilà que les ruines du *hradisch* la compliquent encore. Cf. Bremer, dans le *Grundriss* de Paul, 2^e éd., § 62, 226, 238 ; Ihm *apud* Wissowa, au mot *Boïi* ; Niese, *Der Untergang der Boier*, dans la *Zeitschrift für deutsches Alterthum*, t. XLII, 1898, p. 152 et suiv., surtout p. 160-1.

situations de villes, et, presque partout, des sites d'avenir. Ces populations, dès qu'elles se sont constituées en États, ont voulu d'abord avoir une grande bourgade, pour se grouper autour d'elle¹.

Ce n'est pas davantage au hasard qu'elles ont fondé ces États. Tous correspondaient à des régions naturelles: de vastes terres de culture, encadrées par de larges forêts. La Bohême des Boïens, la Bavière des Volques Tectosages, la Franconie des Helvètes, les Alpes autrichiennes des Noriques, ce sont là de puissantes contrées, destinées à vivre d'une vie personnelle et autonome. Et ce furent autant de patries celtiques.

Remarquez, en outre, que ces pays possédaient, outre leurs champs, des gisements métalliques de premier ordre. Partout où vous trouverez un État celtique, partout vous constaterez des mines abondantes, et surtout des mines de fer². La diffusion de l'épée de fer, à l'époque de La Tène, s'explique par là.

Enfin, ces États, plus ou moins, ont été philhellènes, c'est-à-dire hospitaliers à l'endroit des marchands grecs. — La formation de ces grandes peuplades du Mein, de l'Elbe et du Danube a certainement favorisé le négoce grec dans l'Europe centrale. Jusqu'à nouvel ordre, et sauf de rares exceptions, les objets d'importation hellénique trouvés au nord des Alpes et des Balkans sont contemporains de la domination gauloise. Et si l'empire romain et les migrations germaniques n'étaient pas survenus pour arrêter l'essor des Celtes et de l'hellénisme et leur pénétration réciproque, une civilisation nouvelle aurait pu naître dans le monde du Nord, comme celle des Étrusques s'était formée dans celui du Midi.

1. Voyez, à titre d'exemple, la migration des Celtes en Vénétie (Tite-Live, XXXIX, 29), en 186: *Galli Transalpini transgressi in Venetiam sine populatione aut bello... locum oppido condendo ceperunt*. Et l'emplacement de cet oppidum est fort bien choisi; c'est celui qu'occupera plus tard Aquilée, à l'énorme carrefour des routes de l'Adriatique, du Pô, du col de Nauporte, de celui de Pontebba, là où était certainement un des plus anciens marchés de l'ambre, et probablement aussi un très vieux sanctuaire du Soleil.

2. Le texte de Tacite sur les *Colini* (*Gotini*?) de Silésie est fort caractéristique à ce point de vue (*Germanie*, 42): *Cotinos Gallica... lingua coarquit non esse Germanos... Colini, quo magis pudeat, et ferrum effodiant*. Ce renseignement, cet étonnement doivent venir des Germains: pour eux, Celtes et exploitation du fer semblaient inséparables.

Nous avons précisément l'indication très nette d'un voyage entrepris par les Grecs au beau milieu, et vraiment dans l'axe de ces domaines gaulois, dans la région de la Suisse. Ce voyage n'est autre que celui des Argonautes, reconstitué par Timée ou Apollonius de Rhodes, au III^e siècle avant notre ère.

Qu'il ne paraisse pas trop hardi d'expliquer par des faits de l'ordre commercial les récits de la mythologie hellénique. Je suis de plus en plus convaincu qu'il y a un rapport étroit entre les uns et les autres. Les relations que les trafiquants grecs faisaient de leurs voyages, les lieux pittoresques qu'ils décrivaient, les aventures qui leur survenaient, les coutumes barbares qu'ils rapportaient, les racontars des marchés où ils s'arrêtaient, tout cela se transformait rapidement en fables poétiques et venait grossir le patrimoine des vieux héros grecs. Roland, Charlemagne, Renaud de Montauban, les Quatre Fils Aymon doivent les mille traits et les mille lieux de leur épopée aux marchands et aux pèlerins, aux rendez-vous des foires et aux séjours dans les abbayes¹. Le mythe de Phaéton se localisa sur les marchés de l'ambre, celui d'Hercule sur les routes des caravanes², celui des Argonautes sur les chemins de la mer et des fleuves.

Donc, les Argonautes remontèrent le Rhône et de là pénétrèrent dans la vallée du Rhin³: le poète dit qu'ils ne s'aperçurent pas quand leur navire quitta les eaux d'un fleuve pour passer dans les eaux de l'autre. Il semblait qu'une même rivière coulât dans deux directions différentes⁴. D'ordinaire, quand un Grec disait cela, il entendait par là qu'une même route

1. « Il suffit de repérer sur la carte les indications géographiques fournies par nos chansons de geste pour constater qu'un grand nombre d'entre elles se placent sur l'une des routes qui conduisaient du nord de la France vers les sanctuaires de Saint-Gilles et de Saint-Jacques de Galice »; (Bédier, cours professé au Collège de France, 1904-1905, *Annuaire*, V, 1905, p. 92).

2. Qu'on veuille bien étudier les routes suivies par Hercule en Gaule: elles correspondent toutes aux chemins du trafic grec, au V^e ou au IV^e siècle. Ce sont: 1^o la route du mont Genève et de la Durance; 2^o celle du bas Languedoc; 3^o celle du Pertuis; 4^o celle de la Cerdagne; 5^o celle du bas des Pyrénées, d'Elne à l'Atlantique; 6^o la route traversière de la Durance au Rhône par le défilé de Lamanon (cf. *Revue des Études anc.*, 1904, p. 141, n. 3; *Bulletin hispanique*, 1905, p. 226, n. 3).

3. Dans un sens différent, Martins Sarmiento, *Os Argonautas*, Porto, 1887, ch. 9; Bertrand et Reinach, *Les Celtes dans les vallées du Pô et du Danube*, 1894, p. 18.

4. *Argonautiques*, IV, 632-3, 634, 636-7.

commerciale se continuait dans les deux vallées, par dessus le faite de partage¹. La relation économique était souvent traduite par lui en un paradoxe géographique.

Mais les Argonautes n'allèrent point très loin dans la région du Rhin. Comme ils arrivaient dans le pays des Celtes et des lacs aux grandes tempêtes², et qu'ils étaient entraînés vers le Nord par un courant imprévu³, Junon les interpella du haut des monts Hercyniens⁴: ils s'arrêtèrent alors et revinrent vers le Sud⁵.

Cherchez sur la carte le point où ils s'arrêtent. C'est sur la route naturelle marquée par les lacs de Neuchâtel et de Biènné : là sont les flots aux rudes tempêtes, là se fait sentir le premier courant océanique⁶, et à l'horizon se dressent les sommets des montagnes⁷. — Or, c'est là également que se trouvaient de grandes stations lacustres⁸, et, surtout, que s'étalait la vaste cité de La Tène.

Supposons donc, à La Tène, un grand marché celtique⁹, et supposons que les Grecs aient eu le droit ou l'occasion d'y trafiquer, mais qu'il leur ait été interdit d'aller plus loin : l'arrêt des Argonautes s'expliquera à merveille, et Junon n'a fait que leur rappeler la convention imposée par les indigènes¹⁰.

Et cette rencontre, dans un mythe hellénique, de la civilisation gauloise et de la civilisation grecque, du navire Argo et des hommes de La Tène, est un des plus émouvants épisodes de l'histoire de l'ancien monde. — Voilà pourquoi, alors que

1. De même la communication qu'on supposait entre le Rhône et le Pô s'explique par la voie commerciale du Grand Saint-Bernard (Apollonius, IV, 627-8).

2. Αίμνας εἰσέλασαν θυραίμονας ἀπὸ Κελτῶν, IV, 635. Cf., peut-être aussi d'après Timée, le λιμνῶν ἀβύσσων de Diodore (V, 25, 3) : on a pu considérer ces lacs comme la source du Rhin.

3. Φέρε γὰρ τις ἀπὸρροῦς κόλπον ἐς Ὀκεανῶς (IV, 637-3).

4. Σκοπέλοιο καθ' Ἑρκυνίου ἰάχησεν (IV, 640).

5. Ἄψ δὲ παλιντροπήσαντο (IV, 643).

6. Débouché de la Thielle à la sortie du lac de Neuchâtel : c'est le premier courant vers le Nord qu'on trouve sur cette route, et c'est là, à ce débouché même, qu'est La Tène (p. 112, n. 2).

7. Alpes d'un côté et le Chaumont de l'autre, dont le rocher (cf. n. 4) domine précisément La Tène, d'où on en a une vue superbe.

8. Desor, *Les Palafittes ou constructions lacustres du lac de Neuchâtel*, Paris, 1865, etc.

9. Remarquez précisément la valeur stratégique et par suite économique du lieu de la Tène (p. 112, n. 2).

10. Très souvent, dans les récits légendaires, dangers ou saluts miraculeux sont simplement la transformation mythique d'une volonté humaine ou d'une convention internationale (cf., à propos d'Ulysse, *Revue des Études anc.*, 1905, p. 66 et suiv.).

les âges archéologiques sont souvent si mal dénommés, l'expression de La Tène est un vocable excellent, qu'elle doit rester, et qu'il faut remercier M. Déchelette de s'en faire le champion.

CAMILLE JULLIAN.

POST-SCRIPTUM. **HALLSTATT.** — M. Hoernes vient de publier un nouveau travail, et considérable, sur la civilisation de Hallstatt¹. Je voudrais, à propos de ce travail, indiquer quelle place les textes nous permettent de faire au pays et au temps caractérisés par ce mot².

Le pays, c'est la région montagneuse de l'Autriche, Styrie, Carniole, Carinthie, Salzbourg et Tyrol. — Ce pays est le plus haut et le plus large des massifs montagneux de l'Europe centrale. Il possède d'énormes salines, et il est une des régions métalliques les plus riches du monde : dès les temps anciens, ses mines de fer étaient célèbres. Enfin, il tient le nœud principal du réseau des voies européennes : le Danube, le col de Nauporte, le Brenner, forment sa ceinture ; il domine la Circumpadane, la Hongrie, les vallées du Nord. Hallstatt, c'est proprement une capitale du fer et du sel, et une « croisée » de routes puissantes. Il y avait donc là les éléments d'un empire fort riche, industriel et marchand. — Or, il semble bien que l'âge du fer, dans l'Occident barbare, se soit d'abord développé dans ce pays de Hallstatt. — Puis, au v^e siècle, il appartenait à l'État des Sigynnes, dont parle Hérodote, et cet État doit avoir été l'intermédiaire normal entre les marchands et les produits des Balkans, de l'Adriatique, du Pô, de l'extrême Nord, et même de la Gaule et de la Provence³. — Et cet État enfin, comme celui des Étrusques avec lequel il devait entretenir des relations continues, attira l'attention des Grecs, qui en recherchèrent l'origine.

Le temps, ensuite. Hérodote parle de cet État sigynne. Il existait donc au vi^e et au v^e siècle, c'est-à-dire à l'époque où il faut placer les plus curieux objets des sépultures de Hallstatt. Or, entre 600 et 500, ç'a été, dans le monde méditerranéen, le temps de vastes États marchands, plus préoccupés d'industrie, de routes, de débouchés, que de conquêtes militaires. Qu'on songe à Arganthonios de Tartessus, à Crésus de Lydie, aux Étrusques, à Phocée et à Carthage. L'empire

1. *Archiv für Anthropologie*, 1905 : *Die Hallstattperiode*, p. 233-281.

2. Hoernes, *Urgeschichte des Menschen*, 1892, p. 362, recommandait à propos de l'âge du bronze, de rechercher, au sujet de chaque centre de trouvailles : la situation de la région dans le monde, la valeur métallique du sous-sol, les rapports possibles du pays avec les routes commerciales. Et il a, pour l'âge de Hallstatt, donné un bon modèle de ce genre de recherches, qui situe les gisements dans le monde. Mais il eût pu ajouter qu'il fallait, autant que possible, rechercher ce que les plus anciens textes nous disent de la même région. Et cela peut contribuer à la situer dans le temps.

3. Cela me paraît résulter des textes d'Hérodote, V, 9 ; IV, 32 (offrandes des Hyperboréens passant sans aucun doute par leur pays).

sigynne de Hallstatt correspond à la même période et au même esprit de la vie européenne ¹.

Comment et quand finit-il? Évidemment après Hérodote, point trop longtemps après lui, puisque nul autre écrivain n'en parle. Or, c'est vers 400 que les Gaulois arrivèrent dans le Danube. Ce sont eux qui ont renversé cet État, et leur royaume de Norique l'a continué et remplacé ².

Il en résulte qu'en aucune manière il ne faut persister à rattacher aux Celtes la civilisation de Hallstatt. Ces deux noms jurent ensemble. Les rapprocher, parler des gens de Hallstatt comme de « Protoceltes » ³, c'est commettre le même anachronisme que d'appeler les Gallo-Romains des « Protofrancs », ou les Celtes des « Protoromains » ⁴. Gardons Hallstatt ⁵ ou, si l'on préfère, disons Sigynnes.

Je me suis demandé si les textes ne nous permettent pas de saisir le contact des Grecs avec l'empire des Sigynnes et la civilisation de Hallstatt, comme ils nous ont permis de retrouver leur présence à La Tène. — Le contact a dû se faire par trois endroits : 1° par le Danube, puisqu'Hérodote ⁶ mentionne les Sigynnes à propos de ce fleuve ; 2° par l'Adriatique, les Vénètes et le col de Nauporte, à propos notamment des offrandes hyperboréennes ⁷ ; 3° peut-être aussi les Marseillais ont-ils songé à rejoindre les Sigynnes et Hallstatt par les vallées alpestres. Voici sur quoi je fonde cette dernière hypothèse :

Les Marseillais, avant 480, ont certainement remonté le Rhône jusqu'à sa source. Nous le savons par Aviénus, qui mentionne le lac de Genève (*Accion*) ⁸, les bras par lesquels le fleuve se jette dans ce lac ⁹, les

1. C'est la présence d'un empire pacifique et marchand, au centre de l'Europe, qui explique et la possibilité d'offrandes hyperboréennes, et la route que ces offrandes ont suivie (IV, 32) : 'Από δὲ Σκυθίων... πρὸς ἰσπέρας ἑκαστάτω ἐπὶ τὸν Ἄδριαν. — N'oublions pas que l'on donnait à cet État sigynne une origine asiatique (V, 9) : il se rattachait donc à ce groupe de villes et peuplades, Vénètes, Étrusques, Padouans, que les Grecs faisaient venir de l'Orient (cf. Potliet, *Catalogue des Vases antiques*, II^e p., p. 304-5).

2. *Umschwung und Ende kamen ihr von Westen, von den Kelten*, dit Hoernes.

3. Cf. Déchelette, *L'Archéologie celtique en Europe*, p. 5 et s., qui ne fait, d'ailleurs, que se conformer aux doctrines reçues.

4. Ce qui n'empêche pas, évidemment, que les Celtes ont pu, installés à Hallstatt, continuer ou accepter la civilisation antérieure.

5. Remarquez que Hallstatt est, comme La Tène, au centre d'une région lacustre (pour bien se rendre compte de sa situation, voir la carte de l'Atlas alpestre de Ravenstein). Il y a entre ces deux stations, baignées par des lacs, encadrées de montagnes, lieux de passage de routes qui viennent des extrémités de l'Europe, de réelles analogies. Décidément, les deux noms sont bien choisis.

6. V, 9.

7. Hérodote, IV, 33; cf. V, 9.

8. Vers 680-4.

9. Texte douteux et interprétation incertaine, 679-681.

populations du Valais¹, et « la Colonne du Soleil », où le fleuve sort de la montagne². Nous le savons aussi par Aristote qui, d'après une très ancienne source, parle de la perte du Rhône, qu'il place en Ligurie³. Voilà donc les Marseillais parvenus chez les Ligures des environs du lac Léman, et, plus loin encore, à l'entrée du col de la Furca, qui conduit en pleines Alpes centrales. — Mais, si les Marseillais sont allés jusque-là, c'est qu'ils espéraient y faire quelque chose. Or, Hérodote nous dit que les Ligures « d'au-dessus Marseille »⁴ appellent les marchands des Sigynnes : cela ne viendrait-il pas de ce que les Ligures et les Marseillais rencontraient, dans le Valais, les caravanes de marchands Sigynnes, arrivés de Hallstatt par le Pinzgau, l'Inn, l'Arberg et le Rhin ? Et ne serait-ce pas à cause d'eux que les gens de Marseille auraient remonté jusque au glacier du Rhône ?

On ne peut évidemment que poser la question. Mais, en tout cas, il est digne de remarque que nous avons deux itinéraires partis de Marseille antérieurs à l'époque classique : 1° celui d'Aviénus, vers l'an 500, et il nous dirige par le Valais vers la Furca, et il regarde vers Hallstatt ; 2° celui des Argonautes, vers 300, et il nous dirige par

1. Vers 674-678.

2. Finsteraarhorn ? vers 644-650. — Le nom et l'aspect du Finsteraarhorn, que les Valaisans appelaient Schwarzhorn, sont peut-être à rapprocher de la description faite par Aviénus de la Colonne du Soleil : *Tanto enim fastigio inusque celsa nubium subducitur, meridianus sol ut opposita jugi conspicuus haud sit, cum relaturus diem septentrionum accesserit confinia*. Heierli et Oechsli (*Urgeschichte des Wallis*, Zurich, 1896, *Mittheil. der Antiqu. Gesellschaft*, XXIV, p. 151 = 55 et suiv.) ont très bien vu que tout ce récit d'Aviénus se rapportait au Valais : *Die « Sonnensäule », die das Thal selbst zur Mittagszeit beschattet, drückt dieselbe Idee aus, wie die « Mittagshorner », die wir gerade um die Rhonequellen herum auf der Berner und Walliserseite finden, und bei dem gähnenden Höhlenschlunde aus dem die Rhone hervorbricht [hiantis antri, Aviénus, 642], denkt man unwillkürlich an das Eisthor des Rhongletschers*. — On lit dans le *Petit Temps* du 6 avril 1906, à propos du pic dit Pic du Midi du Bigorre, la communication suivante, due à M. Charles Rabot :

« Ce n'est pas une direction, c'est l'heure que donne à la contrée, de temps immémorial, le beau pic pyrénéen. Autrefois, l'usage des horloges n'était guère répandu dans les pays de montagnes ; c'étaient les cimes dominant les vallées qui servaient de « cadran solaire » aux indigènes. De père en fils, tous savaient qu'à telle heure le soleil se trouvera au-dessus de telle aiguille ou de telle montagne, et cette habitude s'est conservée. Les guides montagnards vous disent volontiers : « Cette montagne est » celle qui marque midi pour notre village ; le soleil est juste dessus à cette heure-là. »

» L'heure de midi ayant une grande importance dans la vie domestique et pastorale, les *pics de midi* sont nombreux dans toutes les régions montagneuses ; mais les cartographes, ignorant le sens attaché par les indigènes à ce terme, les inscrivent sous le nom de *pics du Midi*.

» Une preuve à l'appui, nous dit M. Charles Rabot, est fournie par le nom français du fameux pic dauphinois *la Meige*. Sur les cartes, il porte, à côté de cette dénomination, celle de *pic du Midi de la Grave* : or, *meige* ou *meidge*, ou *meidjous*, signifie *midi*, c'est-à-dire le milieu du jour.

» Dans les langues germaniques, l'amphibologie n'est plus possible : aussi la forme véritable du *pic de Midi* a-t-elle été conservée et l'on trouve de nombreuses *mittagspitze* dans le Tyrol et de non moins nombreux *middagsfeld* en Norvège. »

3. *Météorologiques*, I, 13, 30, avec le commentaire d'Ideler.

4. *Oi ζωο ὑπὲρ Μασσαλίας*, V, 9.

le lac de Neuchâtel vers La Tène. Il y a, il faut l'avouer, un merveilleux accord entre les renseignements fournis par les textes et les résultats de l'archéologie.

SECOND POST-SCRIPTUM. GRÆCHWYL. — De ce que nous venons de dire sur La Tène et Hallstatt, il résulterait que le contact principal entre ces deux mondes et le monde grec s'est fait en Suisse, — du moins à l'ouest de l'Adriatique. L'importance de la Suisse comme lieu de rencontre des voies commerciales de l'Europe ancienne grandit donc à l'étude détaillée des textes.

Et il se trouve que l'archéologie, en cela encore, ne contredit pas les résultats de cette étude. C'est précisément en Suisse, si je ne me trompe, qu'a été découvert le plus ancien objet d'importation méridionale rencontré au nord des Alpes, le vase de Græchwyl².

Il est vrai que ce vase a pu venir de l'Étrurie, par les passages des Alpes centrales. Mais, en cela encore, les textes ne nous égarent pas. Une tradition parlait d'un Helvète venu à Rome vers l'an 400 avant notre ère³ pour y exercer le métier de forgeron⁴, et qui s'en serait ensuite retourné dans son pays⁵. En ce temps-là le mot *Helvète* n'avait peut-être pas grand sens, et il est peut-être une addition postérieure au récit primitif. Mais, en tout cas, la tradition signifie qu'au v^e siècle on connaissait et on suivait les chemins qui mènent du Tibre aux lacs des Alpes.

Je ne dis pas le moins du monde que le forgeron helvète ait emporté le vase de Græchwyl pour y enfermer les figues sèches, les raisins, l'huile et le vin qu'il montra à ses concitoyens, au dire de la légende; je ne dis pas davantage qu'il faille, comme le faisait trop souvent Lindenschmit⁶, subordonner à la donnée des textes la recherche archéologique. Mais quand la tradition des auteurs classiques peut cadrer avec les découvertes des monuments, c'est péché que de la mépriser. — Je n'ai pas voulu prouver autre chose dans cet article.

C. J.

1. Remarquez qu'avec les traversées des Alpes par les chemins de fer ce rôle de carrefour européen revient aujourd'hui pour la Suisse, comme il résulta jadis du passage des mêmes montagnes par les trafiquants de l'ancien monde.

2. Cf. Musée de Saint-Germain, VI, 20; Reinach, *Catalogue*, p. 153; *Guide illustré*, p. 34-36. — Græchwyl se trouve entre Berne et Neuchâtel, sur la route de Berne à Aarberg, qui paraît être le vieux chemin se dirigeant vers La Tène.

3. Le vase de Græchwyl est antérieur à cette date.

4. *Fabrilium ob artem Romæ commoratus* (Pline, XII, 5). Remarquez une fois de plus (cf. p. 116, n. 2) que les Celtes sont représentés dans cette tradition comme des ouvriers du métal; voyez à ce sujet les très justes remarques de Reinach, *Les Celtes dans les vallées du Pô et du Danube*, p. 212.

5. *Helico ex Helvetiis civis (Galliarum) ficam siccam et uvam oleique ac vini præmissa remeans secum tulisset*.

6. Lindenschmit, *Die Alterthümer unserer heidnischen Vorzeit*, t. III, 1881, fasc. 1, 1871, p. 5-6, etc.; cf. Undset, *Études sur l'âge de bronze de la Hongrie*, I, 1880, p. 7-8.

A PROPOS DES SCORDISQUES

Le texte si curieux retrouvé par M. Dottin doit se rapporter aux Scordisques, le peuple celte établi autour de Belgrade, dans la région des grands confluent danubiens. — Il s'agit en effet, dans ce texte, d'un peuple constitué déjà près du Danube, et qui se décide à envoyer une colonie au delà du fleuve. — Ces Scordisques semblent avoir provoqué un certain nombre de récits plus ou moins fabuleux : le retour de Delphes par la *via Bathanattia*, la domination chez eux de la dynastie des Bathanattes, la proscription de l'or sur leur territoire¹, etc. J'imagine que l'histoire d'Onomaris est sortie du même groupe de légendes. — Il me semble douteux qu'elle vienne de Timée, à peu près contemporain de la formation de l'État des Scordisques. On peut songer à Posidonius qui, peut-être, a décrit cet État², ou à Phlégon de Tralles qui, très certainement, en a parlé³. — Quant au récit lui-même, il n'offre au premier abord aucune invraisemblance : *Onomaris* peut être un nom celte et il n'y a aucune impossibilité à ce que les Scordisques aient eu une reine-prêtresse à leur tête, comme Boudicca chez les Bretons. Le fait de « se mettre sous l'autorité de qui veut les emmener » peut s'être produit chez les Celtes comme il se produisait chez les Germains⁴. Enfin, les Scordisques, qui se subdivisaient en « grands » et en « petits », qui étaient fort remuants, étaient gens à envoyer des colonies autour d'eux, par exemple en Transylvanie⁵, de l'autre côté du Danube. — Toutefois, dès qu'une tradition indigène nous arrive par les Grecs, la défiance s'impose : *Onomaris*, la reine des Galates, est peut-être simplement la transformation en femme de quelque fétiche, de quelque virago mythique du peuple, ou même, plutôt, de sa grande déesse, la Victoire ou la Bellone des Scordisques⁶. Les Grecs, dans leurs récits aussi bien que dans leur art, ont poussé l'anthropomorphisme jusqu'à la manie.

C. JULLIAN.

1. Athénée, VI, 25.

2. Si ce passage d'Athénée, VI, 25, fait suite à la citation de Posidonius, VI, 24. Cf. Strabon, VII, 2, 2.

3. Étienne de Byzance, au mot *Σκορδίσκοι*. — Cela justifierait l'hypothèse de Holstenius, cf. p. 123.

4. *Se duces fore, qui sequi velint profiteantur*, César, VI, 23, 7.

5. J'ai déjà dit plus haut (p. 112, n. 5) que je croyais fort possible l'existence d'un État celte dans le district minier de Transylvanie. — Il peut s'agir aussi de l'extension des Scordisques au sud du Danube, sur le domaine des Autariates (Strabon, VII, 5, 11).

6. Nous savons en effet que les Scordisques adoraient (comme tous les Celtes) une grande déesse, souveraine de leur peuple, et ayant le caractère d'une Bellone et d'une Victoire; cf. *Revue ét. anc.*, 1902, p. 107, 124, 226. — L'importance du culte d'une Victoire indigène se constate chaque jour davantage dans les pays celtiques.

PYTHÉAS ET LES VIKINGS

A plus de mille ans de distance, et en sens inverse, les Vikings, ont refait la même route, visité les mêmes ports, éprouvé les mêmes sensations que le Marseillais Pythéas. Lisez Adam de Brème, et lisez les scholies qui l'accompagnent, et vous serez surpris de la concordance qui existe entre les voyages des Norvégiens et l'exploration du Grec : tellement les mers et les rivages ont imposé les mêmes lois aux navigateurs de tous les temps. — Pythéas a mis trois jours pour se rendre, par le travers du golfe de Gascogne, du cap Ortégal à l'île d'Ouessant : les Normands mettaient également trois jours et trois nuits pour se rendre de Saint-Mathieu au Ferrol². — Le principal point de relâche de Pythéas dans la mer du Nord a été l'île d'Heligoland, lieu de récolte ou de marché de l'ambre : et c'étaient également un refuge et une aiguade importantes des marins scandinaves³. — Enfin, à une journée de navigation des côtes de la Norvège, le Marseillais a vu l'horrible « poumon de mer », c'est-à-dire sans doute cette terrible bruine des mers du Nord, qui enveloppe et cache tout. Et vous trouverez chez Adam de Brème le récit du voyage d'Harald, au milieu du XI^e siècle, qui reconnut, lui aussi, ces ténèbres du Nord, ce gouffre d'abîme, *immane abyssi baratrum*, devant lequel, comme Pythéas, il recula⁴.

C. J. 5.

1. Voyez le *Journal des Savants* de 1905, février; cf. Clerc, publications de l'Exposition coloniale de Marseille, 1906 : *Voyageurs et Explorateurs*.

2. Scholie 96 (capitale pour la durée des traites marines) : *De Prol in Britanniam [Prawl près de Plymouth] ad Sanctum Mathiam uno die [même durée du voyage chez Pythéas]; inde ad Far juxta Sanctam Jacobum tribus diebus et tribus noctibus*, Pertz, *Scriptores*, VII, p. 368.

3. Adam, IV, 3 : Heligoland = Heiligland, *Fosetiland*. Trois jours d'Heligoland à l'Angleterre, scholie 104.

4. IV, 38 (347) : *Caligantibus ante ora deficientis mundi finibus*; 39 (voyage peut-être légendaire) : *Subito collapsi sunt in illam tenebrosam rigentis oceani caliginem, quæ vix oculis penetrari valeret*.

5. C'est M. Vidal de La Blache qui a attiré mon attention sur Adam de Brème. Je l'en remercie.

CHRONIQUE GALLO-ROMAINE

Amiens. — Pierre Dubois, *Guide sommaire du touriste à Amiens*, Amiens, Choquet, s. d., in-12 de 64 p., avec 8 ill. et 1 plan. Sommaire, mais très clair et fort utile.

Basques et Ibères. — Le tome IV de la nouvelle édition des œuvres (*Werke*, IV, 1905, p. 57 et suiv.) de Guillaume de Humboldt donne la réimpression de son célèbre mémoire de 1821, aujourd'hui introuvable.

Polissoirs. — *Inventaire des polissoirs préhistoriques du Loir-et-Cher*, par M. J. de Saint-Venant, 1904, extrait du *Bulletin de la Société préhistorique de France*. Total de 51 polissoirs.

La divinité accroupie de Charade (cf. Reinach, *Bronzes figurés*, p. 192). — MM. Salveton et Audollent, dans le fascicule de juillet-août du *Bulletin historique et scientifique de l'Auvergne* nous donnent quelques utiles indications sur le milieu dans lequel cette divinité fut jadis découverte (à Longat, près de Saint-Germain-Lembron). Elle fut trouvée près d'une source vive, non loin de ruines d'un domaine rural. Selon toute vraisemblance, la figure doit être celle non pas d'une grande divinité gallo-romaine, mais d'un dieu rustique, d'un génie de l'endroit, et sans doute d'un génie fontainier. Et il serait fort possible que beaucoup de ces images, cornues, accroupies, au serpent ou au marteau, ne fussent que celles de petites puissances locales, attachées à la vie tout à la fois d'une source et d'un domaine.

Corpus inscr. lat. — M. O. Bohn vient de faire paraître le second fascicule de la 3^e partie du tome XIII, consacré à la suite de l'*Instrumentum domesticum*. Précieux travail.

Briord. — *Les Annales de la Société d'émulation de l'Ain*, t. XXXVIII, 1905, donnent des études de M. Marchand sur le cimetière, les temples et l'aqueduc de Briord et de la région.

Dioscoride. — Si l'on songe à l'importance de Dioscoride pour l'onomastique et la flore de la Gaule, on saluera avec joie l'apparition, ces jours-ci, et de l'excellente édition Wellmann et de l'admirable reproduction du manuscrit de Vienne, donnée par la maison Sijthoff, de Leyde. Quand on voit les résultats obtenus par la photogravure avec ce manuscrit, on ne doit pas désespérer de pouvoir réussir un Montaigne : avis à Bordeaux.

Mélanges d'Arbois de Jubainville, Paris, Fontemoing [1906], renferme sur les antiquités gauloises : Philippon, *La déclinaison dans l'onomastique de l'Ibérie* (conclut à l'indoeuropéanisme de l'Ibérie)

et paraît assigner à cette langue et à celle de Tartessus une origine anatolienne; pas du tout invraisemblable); Reinach, *Un tabou guerrier chez les Gaulois du temps de César*; Ferdinand Lot, *Recherches de toponomastique*; J. Loth, *Contribution à la lexicographie et l'étymologie celtiques*; Jullian, *Les Salyens celto-ligures*.

Tain. — On annonce: Bellet, *Histoire de la ville de Tain en Dauphiné depuis la domination romaine jusqu'à nos jours*, t. I, 1905, Paris, Picard.

Trèves. — *Augusta Trevirorum*, par Boutron, dans le *Bulletin de la Société des architectes diplômés*, 1904. *Non vidi*.

Les dieux à cheval. — Quel dommage qu'on ne publie ni en français ni en allemand les travaux de M. Hampel dans l'*Archaeologiai Ertésítő* sur les dieux à cheval de la région danubienne! Un résumé avec dessins serait bien accueilli par notre *Revue*.

Les peintures et gravures murales des cavernes; cf. p. 178.

La victoire navale des Marseillais en 217. — Nous recevons de M. Wilcken le tirage à part de son article sur le fragment de Sosylos (*Hermes*, XLI, p. 103-141). Indépendamment de l'importance de la découverte même, il faut vraiment savoir gré à M. Wilcken de l'avoir exposée simplement, de l'avoir accompagnée d'un commentaire à la fois très sobre, très judicieux, très concluant. Avec lui, nous sommes loin de cet amas de citations et de rapprochements dont on abuse, aujourd'hui, des deux côtés de la frontière. La méthode, comme le fond, est de premier ordre.

Histoire primitive de l'Europe. — *L'Urgeschichte Europas*, de Sophus Müller (cf. *Rev. ét. anc.*, 1906, p. 73) va être traduite en français. Voyez un compte rendu de J. Szembathy (un des directeurs du Musée préhistorique du *Hofmuseum* de Vienne) dans la *Zeitschrift für Ethnologie*, 1905, p. 1039-41. L'auteur de ce compte rendu a raison de le commencer en disant: *Wir haben da ein für die Mehrzahl der Prähistoriker geradezu revolutionäres Buch vor uns*.

Lérins. — Le tome II du *Cartulaire de l'abbaye de Lérins*, publié par MM. Moris et Blanc (chez Champion), vient de paraître. Très utile pour la topographie ancienne de cette région (Alpes-Maritimes et côtes ligures).

Cartulaire d'Orléans. — Même remarque pour le *Cartulaire de Sainte-Croix d'Orléans*, que viennent de donner MM. Thillier et Jarry (chez Picard).

La civilisation primitive de la Suède. — O. Montelius, *Kulturgeschichte Schwedens*, éd. allemande, mise au courant, 1906. M. Montelius demeure inébranlable dans ses idées.

Cultes et Mythes. — Le tome II du livre de M. S. Reinach vient de paraître. Quoique la Gaule y ait moins de place que dans le premier, il est cependant, si je puis dire, plus intéressant, l'homogénéité y

est plus grande, et la pensée maîtresse s'y dégage avec plus de force encore. Le volume a paru chez Leroux.

L'édifice romain du Collège de France. — Voyez, outre les beaux rapports de M. Sellier et les observations de M. Villain dans la Commission du Vieux-Paris, les pages et les photographies que lui consacre M. Normand dans son *Ami des Monuments*, t. XIX, 1 (recueil, ceci entre parenthèses, qui renferme de très précieux documents sur nos antiquités gallo-romaines). Je partage absolument l'avis de M. Normand, qu'il y a sous le Collège de France et les rues ou ruelles voisines un édifice de premier ordre, peut-être le plus considérable du Paris gallo-romain. Mon opinion est, actuellement, que là, et non pas à Cluny, sont les vrais grands thermes publics du Paris gallo-romain. Et c'est également vers cette solution que me paraît incliner M. de Pachtère. — On démolira tôt ou tard les masures qui avoisinent le Collège de France. Il faudra, à ce moment, faire des fouilles lentes, profondes, complètes. L'occasion sera unique, et nous espérons que la Municipalité de Paris, qui a l'amour de son passé, qui a la passion de ses gloires, n'hésitera pas à faire les sacrifices nécessaires en faveur d'une science qui est, après tout, celle de ses destinées propres.

Néris. — Une antéfixe de la huitième légion découverte à Néris, par Déchelette (*Acad. des Inscr., Comptes rendus* de 1905), nov.-déc.

Les fouilles de la Turbie. — Voir le même fasc. des *Comptes rendus*.

Académie des Inscriptions. — M. Ledos vient de faire paraître la table des *Comptes rendus des séances*, 1857-1900.

La question des poteries ibériques (cf. 1905, p. 389; 1906, p. 69). — Les poteries d'Elche publiées par M. Albertini (*Acad. des Inscr., Comptes rendus*, 1905) sont, je crois, les plus extraordinaires de cette série céramique, avec leurs figures d'animaux étranges, leurs processions d'êtres humains, etc. Mais je suis très frappé de ce que ces débris étaient intimement mêlés à des monnaies impériales romaines, — je dis impériales. Les poteries représenteraient-elles un habitat ibérique supprimé par la conquête romaine et repris par la colonisation impériale? En tout cas, j'ai peur que le mot de mycénien ne nous égare terriblement sur la date.

Les chevaux de Vercingétorix. — Le célèbre mémoire de M. Salomon Reinach, lu à l'Institut, vient de paraître dans le premier fascicule de la *Revue celtique* de 1906.

Césaire d'Arles. — *Le rôle théologique de saint Césaire d'Arles*, par Lejay, Paris, Picard, 1906.

La crise du Celtique (cf. 1905, p. 390). — Dans ce même numéro M. d'Arbois de Jubainville vient de répondre à M. J. Rhys sur la question des dialectes P et Q de l'ancien gaulois. Le maître français lutte pour sa cause avec l'ardeur que donnent une profonde conviction et la conscience d'un demi-siècle d'études ininterrompues; il refuse

toujours la celticité au calendrier de Coligny et à bien d'autres textes trouvés sur le sol de la Gaule. Et cette crise n'aurait pas déplu à Holtzmann et à Renard.

Avenches et les colonies de la Gaule propre. — Bon travail de M. Pomot sur ce sujet, qui intéresse de très près la politique romaine en Gaule. L'auteur croit qu'Avenches seule, non son territoire, a été faite colonie, et qu'elle a été colonie romaine, non latine. Pas de longueurs, discussion très ferme (*Aventicum*, extrait des *Mémoires et Documents de la Société d'Histoire de la Suisse romande*, t. VIII, Lausanne, Bridel, 1906).

Les fouilles du Mont-Auxois, par Pierre de Truchis, Dijon, Drioton, 1906, in-8° de 13 pages, extrait de la *Revue préhistorique illustrée de l'Est de la France*. Conjectures et conseils sur les fouilles entreprises. — Sur ces fouilles encore, Matruchot, *Les fouilles d'Alésia*, dans la *Revue de Paris*, du 1^{er} avril 1906 (excellent).

Enceintes gallo-romaines. — Au Congrès des Sociétés savantes, M. Adrien Blanchet a fait une communication sur quelques particularités de la construction des enceintes gallo-romaines, en insistant sur les différences qui caractérisent les murailles du 1^{er} siècle et celles de la fin du 3^e siècle de notre ère. Il a appelé l'attention des chercheurs sur les murs doubles avec intervalle rempli de terre dont on a retrouvé des parties à Strasbourg, à Mayence, à Andernach, à Langres, à Amiens et à Poitiers. Il faudrait étudier aussi la question des fossés, car les villes de la Gaule romaine n'ont peut-être été entourées de fossés que tardivement, comme Rome même. Le fait paraît certain pour Cologne et Andernach (19 avril 1906).

Bas-reliefs gallo-romains. — On a écrit, il y a douze ans, dans la *Revue historique*, 1894, t. LIV, p. 340 : « Quel grand dommage qu'on ne publie pas, des sculptures gallo-romaines, un *corpus* détaillé, analogue à celui que M. Le Blant a donné pour les sarcophages chrétiens ! On aurait là une merveilleuse collection, unique peut-être dans l'histoire de nos antiquités nationales... »

» Le *Corpus* des sculptures gallo-romaines serait une œuvre aussi généreuse, aussi utile, aussi riche en leçons que le recueil épigraphique de Berlin. Quel est le savant français qui aura l'heureux courage d'y consacrer dix ans de sa vie ? »

C'est ce travail dont M. Espérandieu a assumé la publication et dont il va donner le premier volume. Notre devoir, à tous qui nous occupons de notre passé, est de l'aider sans parti pris et sans réticence.

Mosaïque de Penchard (Seine-et-Marne). — La mosaïque trouvée à Penchard, dans le champ de M. Viard, a pu être enlevée et transportée au musée de Meaux, grâce à la générosité de M. Dassy, qui a mis une somme de 800 francs à la disposition de la Société historique et littéraire de la Brie. Le complément de la dépense a été acquitté

grâce à une subvention de 100 francs, accordée par le ministère. Le très délicat travail de l'enlèvement et de la reconstitution a été dirigé par M. Gassies, de la *Revue des Études anciennes*. Cette mosaïque a été gravée par les soins du Comité des travaux historiques et est publiée avec une note de M. Gassies dans le *Bulletin archéologique*.

L'oppidum de Bratuspantium et les rapports monétaires entre Véliocasses et Bellovaques. — Au récent Congrès des Sociétés savantes, le D^r Leblond (de Beauvais), étudiant cent cinquante monnaies gauloises trouvées chez les Bellovaques, constatait que la plupart proviennent d'une région comprise entre Breteuil, Vendeuil, Caply et Beauvoir. Ce territoire où l'on a placé l'*oppidum Bratuspantium* est limité d'un côté par la route de Beauvais à Amiens par Breteuil, de l'autre par la route nationale de Paris-Amiens-Boulogne. Il est traversé par une voie romaine qui menait de Beauvais à Amiens et joignait, un peu au nord-est de Breteuil, une seconde voie allant de Senlis à Amiens par Saint-Just-en-Chaussée¹.

Bratuspantium était-il, se demande M. Leblond, dans cet espace séparé par les deux routes actuelles? Doit-il être reporté, vers l'est, entre les deux voies romaines qui se joignaient à Paillart? Quoi qu'il en soit, de tout temps on a trouvé là une multitude de monnaies romaines et gauloises. Sans parler de quelques monnaies de Marseille et de nombreuses pièces carnutes, il est intéressant de signaler la grande quantité de bronzes, dits véliocasses, au personnage courant ou dansant qui rappellent certains types de Tarente et de Crète. Certaines pièces offrent au droit le cheval de type véliocasse, au revers la tête laurée bellovaque: est-ce là une sorte d'essai d'unification monétaire, capable de faciliter les échanges commerciaux? Sans doute, la limite de ces deux peuples est d'une précision difficile: il est vraisemblable que les Véliocasses, dont le nom se retrouve dans le *Vulcassinus pagus*, étaient séparés des Bellovaques par la forêt de Thelle qui sépara plus tard le Vexin du Beauvaisis. — Tout cela, bien observé, d'après M. Leblond. A ce propos, on a fait remarquer que ces rapports monétaires entre Véliocasses et Bellovaques doivent être rapprochés des rapports de fédération qui, au témoignage de César, se produisirent au moins deux fois, en l'an 57 et l'an 51 (18 avril 1906).

Le pagus Scarponensis, par Davillé (extrait de la *Revue de l'Est*), 1906, Paris, Berger-Levrault. — Travail sur un des *pagi* les plus curieux et probablement les plus anciens de Lorraine; reproduction de tous les documents qui le concernent; reconstitution du pays et de ses localités anciennes. Beau coup de soin, de précision, de clarté; méthode de travail excellente.

C. J.

1. Il ne faut pas confondre cette voie romaine Beauvais-Amiens par Caply avec l'autre voie Beauvais-Amiens par Curmiliaca qui était un tronçon de la grande voie Lyon-Boulogne par Senlis, Beauvais et Amiens.